

«ANNIE », LE PREMIER AMOUR D'APOLLINAIRE, PERDUE ET RETROUVÉE : HISTOIRE D'UNE LONGUE ENQUÊTE LITTÉRAIRE*

Claude-Alain CHEVALLIER**

*« Il semblait qu'elle fût perdue à jamais.
Il l'avait connue voici près d'un demi siècle et
elle avait émigré en Amérique ;
c'est tout ce qu'on savait » Robert Goffin*

«ANNIE», LE PREMIER AMOUR D'APOLLINAIRE, PERDUE ET RETROUVÉE : HISTOIRE D'UNE LONGUE ENQUÊTE LITTÉRAIRE

Jusqu'à une date relativement récente, personne ne savait qui était « Annie », la mystérieuse jeune femme dont Apollinaire (1880-1918) était tombé amoureux en Rhénanie dans les années 1901-1902 et qui apparaît en transparence dans plusieurs de ses poèmes. Aujourd'hui, nous avons appris beaucoup de choses sur elle, grâce à la longue enquête de quelques chercheurs littéraires de plusieurs nationalités. C'est cette enquête que se propose de retracer notre article en même temps qu'il tente d'éclairer les deux visites faites par Apollinaire à Londres, en 1903 et 1904, pour, sans succès, convaincre Annie de l'épouser.

Mots-clés : *Apollinaire, Rhénanie, Londres, Anna Maria Playden, Neu-Glück, La Chanson du Mal-Aimé, Michel Décaudin*

« ANNIE », APOLLINAIRE'S FIRST LOVE, LONG-LOST AND FOUND AGAIN: THE STORY OF A DIFFICULT LITERARY QUEST

Until a comparatively recent date, nobody knew who was « Annie », the mysterious young woman Apollinaire (1880-1918) fell deeply in love with in Rhineland during the years 1901-1902, and who appears fugitively in several poems. Today, we have learned many things about her, thanks to the long investigation made by a few literary searchers of different nationalities. It is this investigation our article intends to relate and to shed light on the two visits Apollinaire made in London, in 1903 and 1904, to persuade, without success, Annie to marry him.

Keywords: *Apollinaire, Rhineland, London, Anna Maria Playden, Neu-Glück, La Chanson du Mal-Aimé. Michel Décaudin*

Une enquête longue et difficile

L'histoire littéraire, la grande, comme ici la petite, emprunte parfois les chemins et les techniques de l'enquête policière, et les spécialistes doivent se muer en détectives, quand, en dépit du manque cruel de documents, et parfois même face à la réticence ou l'hostilité de descendants encore vivants¹, ils cherchent à connaître et à révéler le nom, la personnalité et la vie de femmes qu'ont aimées des écrivains célèbres et qui ont exercé une influence déterminante sur leur œuvre, en leur fournissant parfois des personnages et des situations proches de la réalité vécue. C'est ainsi que, grâce à l'inlassable curiosité

* Geliş tarihi: 30.11.2019 – Kabul tarihi: 04.01.2020

** Professeur de lettres classiques agrégé de l'université, rocachevallier@orange.fr, ORCID : 0000-0002-3888-6017

des chercheurs, le grand public sait tout aujourd'hui, pour ne citer que quelques exemples, sur Julie Charles (1784-1817) qui inspira à Lamartine le personnage d'Elvire, sur Elisa Schlesinger (1810-1888) qui devint Madame Arnoux dans *l'Education Sentimentale* de Flaubert, sur Madame Sabatier (1820-1890) pour qui Baudelaire conçut un amour mystique, sur Marie Elise Toussaint de Quiévre-court. (1885-1964) à qui, dans *Le Grand Meaulnes* Alain Fournier, donna l'immortel visage d'Yvonne de Galais.

Quand elle se lance dans une telle enquête, « *L'histoire littéraire*, pour reprendre une affirmation d'André Billy (1882-1971) qui fut l'ami d'Apollinaire, *se permet toutes les indiscrétions au nom du droit qu'a le public de tout savoir* ». Aussi nous pardonnera-t-on de livrer certains détails crus, aujourd'hui rendus publics, concernant les relations d'Apollinaire avec celle qui fut son premier amour : ils ont le mérite d'éclairer certains poèmes d'interprétation difficile et d'expliquer en partie pourquoi leur liaison se termina à Londres sur une séparation, elle quittant l'Angleterre pour l'Amérique et lui rentrant en France. C'est d'ailleurs cette séparation et surtout son véritable motif qui semblent avoir particulièrement intrigué les spécialistes d'Apollinaire et leur font déplorer le manque de documents.

On verra qu'on ignora longtemps tout de cette « Annie » qu'Apollinaire avait aimée en 1901-1904 et dont l'ombre recouvre toute une partie d'*Alcools*, où un poème porte d'ailleurs son prénom² ; on verra aussi que l'enquête des chercheurs fut longue et difficile, mais qu'elle devait déboucher sur un résultat assez extraordinaire et émouvant. Nous allons en retracer chronologiquement les étapes et raconter comment « Annie » fut d'abord identifiée, puis localisée en Amérique et enfin questionnée à trois reprises sur sa liaison avec Apollinaire, sur leur commun séjour en Allemagne de 1901 à 1902, sur leurs retrouvailles à Londres en 1903 et 1904 et enfin sur ce qui motiva leur séparation définitive.

Une certaine «Annie»

Citons, parmi de nombreux autres, quelques vers qui concernent directement « Annie », comme ceux de *Colchiques*, qui datent de 1901 ou 1902, mais ne seront publiés qu'en novembre 1907 dans *La Phalange* :

*Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne...³*

Ou ceux de *Rhénanes, Mai*, écrits en mai 1902 et publiés dans *Vers et Prose* en décembre 1905, avec l'indication « Mai 1902 » :

*...Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières...⁴*

Ou ceux de *La Chanson du Mal Aimé* : écrits en 1903-1904 et publiés en mai 1909 dans *le Mercure de France*

*Adieu faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus*⁵

Ou encore ceux de cette élégie des *Rhénanes*, daté Honnef, 1901 et publié dans le recueil intitulé *Le Guetteur mélancolique*.

*..... Le soleil au déclin empourprait la montagne
Et notre amour saignait comme les groseilliers
Puis étoilant ce pâle automne d'Allemagne
La nuit pleurant des lueurs mourait à nos pieds*

*Et notre amour ainsi se mêlait à la mort
Au loin près d'un feu chantaient des bohémiennes
Un train passait les yeux ouverts sur l'autre bord
Nous regardions longtemps les villes riveraines*⁶

Enfin, terminons sur ces quelques vers de *l'Adieu*, ce poème, le plus mélancolique, le plus déchirant de tous, publié dans *Le Festin d'Esopo*, en décembre 1903, quand Apollinaire semble avoir renoncé à épouser Annie, et qui fut, par la suite, inséré dans *Alcools* :

*J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est mort souviens-t'en
Nous ne nous reverrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends*⁷

Une coopération internationale d'un demi-siècle

Il a fallu un demi-siècle et rien moins que la collaboration de chercheurs et spécialistes de plusieurs pays (Allemagne, Belgique, Etats-Unis, Angleterre) pour identifier, localiser et enfin interroger celle qui inspira à Apollinaire « La Chanson du mal-aimé », et d'autres poèmes. Il faut savoir que, pendant longtemps, on avait cru à tort, d'une part d'après les souvenirs de Paul Léautaud (1872-1956), que le poète n'avait jamais séjourné en Allemagne, et d'autre part, sur l'affirmation de Francis Carco (1886-1958), que les poèmes cités plus haut concernaient Marie Laurencin (1885-1956), avec qui Apollinaire devait avoir plus tard une liaison agitée de 1908 à 1912.

C'est, année après année, qu'on est peu à peu parvenu à tirer cette « Annie » de l'anonymat dans lequel elle était plongée. C'est d'abord un universitaire allemand, qui a pu l'identifier en 1937, puis c'est un poète et critique littéraire belge qui est parvenu à la localiser en Californie en 1946, et à correspondre avec elle, enfin c'est un universitaire américain, qui l'a fait venir de Californie, où elle vivait depuis 1905, pour la rencontrer à New York et l'interroger sur sa liaison avec Apollinaire. En 1962 encore, trois universitaires américains se sont rendus dans l'Etat de New York où, âgée alors de quarante-trois ans, elle avait pris sa retraite. Tous ont tenu à l'interroger sur les raisons et les circonstances de sa rupture avec le poète. Enfin en 1980, un universitaire, anglais cette fois, mena une enquête fouillée sur « Annie » et apporta quelques utiles précisions sur sa famille, sur sa jeunesse.⁸

«Je couche avec la gouvernante anglaise»

Tout ce qu'on a longtemps su d'elle se résumait à peu de choses : c'était une gouvernante anglaise, blonde, bien en chair. En juillet 1902, Apollinaire était tout fier d'écrire à son ami du collège catholique de Monaco, James Onimus (1879-1943) : « *Je couche avec la gouvernante anglaise – 21 ans- épatante- des nichons et un cul !!!* » mais il ajoute : « *J'ai peur d'être cocu et suis malheureux. Console-moi* »⁹ On lisait, dans les livres sur Apollinaire, qu'elle était anglicane, et qu'une fois retournée en Angleterre, elle avait refusé d'épouser Guillaume ; mieux, qu'elle était partie, pour fuir ses assiduités, se placer comme gouvernante en Amérique, après qu'il fût, par deux fois et sans succès, venu à Londres lui proposer le mariage, en novembre 1903 et en mai 1904. Telle était du moins la version admise : « *Son amour fut repoussé, et la belle, qu'il s'en fut relancer à Londres, partit pour l'Amérique sans vouloir l'entendre davantage* » (Pierre Curnier)

On verra plus loin que Maurice Décaudin (1919-2004), le grand spécialiste d'Apollinaire, a sérieusement mis en question cette présentation des faits, qu'il n'hésite pas à qualifier de « *légende* », et qu'il a reculé la date de leur rupture. En effet, à partir d'une étude critique de la genèse de *La Chanson du mal aimé*, et en refusant, comme on l'avait fait jusqu'alors, une lecture littéralement autobiographique d'« *un poème en continuel devenir* » sur dix ans, grâce surtout à des lettres retrouvées d'Annie elle-même et celles d'un ami albanais qui vivait en exil à Londres et servit d'intermédiaire entre Apollinaire et la jeune anglaise, grâce aussi au *Journal intime* du poète, il est parvenu à reconstituer ce qu'il appelle « *le vrai roman d'Annie et de Wilhelm* ».

1937 : un jeune universitaire allemand

C'est, nous l'avons dit plus haut, seulement en 1937 que les spécialistes ont appris le nom de famille d'« Annie », par la thèse de doctorat d'un jeune universitaire allemand de Bonn, Ernest Wolf (1912-1994). Elle était intitulée *Guillaume Apollinaire un das Rheinland*. Dès 1932, sur le conseil du professeur Ernest Robert Curtius (1886-1956), Wolf s'était rendu en France interroger certains amis encore vivants d'Apollinaire et, grâce à l'aide – il est vrai mesurée - de Jacqueline Apollinaire (1881-1967), la veuve du poète, qui veillait jalousement sur ses inédits, allant même jusqu'à interdire certaines publications comme *Le journal intime* ou les *lettres à Lou*, il apprit que ce dernier avait séjourné en Allemagne, plus exactement en Rhénanie, en 1901-1902, non pas pour y faire du tourisme, mais pour y exercer un préceptorat, et il parvint à reconstituer tous ses voyages en Rhénanie, en Autriche-Hongrie qui ont laissé tant de traces dans son œuvre.

C'est aussi la première fois que les rares lecteurs français de la thèse ont pu prendre connaissance de l'importante lettre qu'Apollinaire adressa à sa fiancée oranaise Madeleine Pagès (1892-1965), le 30 juillet 1915, et dans laquelle il évoque sa liaison avec « Annie », mais sans donner son nom de famille. Elle fut connue du grand public dès 1938, grâce à un article d'André Rouveyre (1879-1962), paru sous le titre *Apollinarianes* dans *La Nouvelle Revue Française*¹⁰. On la trouvera citée plus loin. Notons au passage qu'il fallut attendre 1952 pour que paraisse, et encore de façon incomplète, *Tendre comme la nuit*, première édition des lettres d'Apollinaire à Madeleine, « *qui avait toujours pudiquement refusé de livrer son histoire intime au public* » En 2005, Laurence Campa en a donné enfin l'édition complète chez Gallimard : *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*.

Wolf, qui était juif, dut fuir le Nazisme et s'exila aux Etats-Unis, où, en 1947, il obtint la chaire de littérature allemande à l'Université de San Diégo en Californie. Il ne semble pas qu'il ait su qu'Annie vivait elle aussi en Californie, peut-être tout près de lui.

Notre universitaire allemand avait pu interroger en Allemagne un vieux paysan rhénan de Bennescheid qui se souvenait encore fort bien, plus de trente ans après, que, durant l'été de 1901 à l'été de 1902, un jeune homme, au nom bizarre de Kostrowitzky, avait été précepteur de la fille de la vicomtesse de Milhau et qu'il se promenait souvent avec une jeune anglaise qui était gouvernante et dont le nom devait être quelque chose comme Playden. Wolf publia l'année suivante, dans *Le Mercure de France* n° 960 de 15 juin 1938, un article intitulé « Apollinaire en Rhénanie et « les Rhénanes « d'Alcools », dans lequel il raconte en français sa découverte.

Il faut savoir qu'Apollinaire avait tout de suite été populaire en Allemagne, comme lui-même confiera sa surprise à Madeleine Pagès :

J'ai publié au mois de février à Zurich un poème intitulé 2° Canonier conducteur qui ne laissait aucun doute sur mes sentiments anti-boches (...). C'est donc par amour de l'art que les amateurs des lettres de la bocherie aiment ce que je fais (...). Mais les bougres sont dans le cas d'aimer l'art. Ils n'en avaient guère avant la guerre et la dernière année chez les poètes d'avant-garde allemands s'était passée à paraphraser « Zone » qui est le premier poème d'Alcools (...) Voilà une autre façon pour les Allemands d'aimer les Arts. Quand ils n'incendient pas les cathédrales françaises ils volent les poètes français¹¹.

Apollinaire précepteur de français en Rhénanie, en 1901-1902

En 1946, grâce aux précisions apportées par la suite par Pierre-Marcel Adéma, le premier véritable biographe d'Apollinaire (son *Apollinaire le mal aimé* parut en 1952), on apprit que la jeune femme s'appelait effectivement Annie Playden (plus exactement Anna Maria Playden) - et, plus tard, qu'elle avait sept mois de plus qu'Apollinaire, étant née le 28 janvier 1880 à Berstead dans le Kent. Elle avait été gouvernante de la vicomtesse de Milhau, Elinor Hölterhoff (1865-1928), d'abord à Paris, dans son hôtel particulier de la rue Chalgrin, puis en Rhénanie,¹² Elinor était une grande bourgeoise, fille de riches banquiers de Cologne, et veuve depuis deux ans du vicomte Gaétan de Milhau qui s'était suicidé en 1899.

Apollinaire, à la recherche d'un emploi plus rémunérateur que sa place de courtier à la Compagnie d'Assurance « l'Aigle », que les poésies et les articles qu'il publiait, et que les cours particuliers qu'il donnait, avait été engagé par elle, avec un contrat à durée indéterminée à partir du 21 août 1901, pour un salaire de deux cents francs par mois. Il devait assurer trois heures d'enseignement de français par jour comme répétiteur auprès de Gabrielle, (1892-1931) la fille, alors âgée de neuf ans, de cette vicomtesse. Guillaume gardera dans ses archives la photographie de son élève, avec son grand chapeau, ses anglaises et sa robe en velours. Il la décrit ainsi dans l'hebdomadaire satirique *Tabarin* en 1902, sous le titre de « Puerilia verba » : « *Mademoiselle Gabrielle est une jolie petite fille de neuf ans. Elle et l'Infante Marguerite par Vélasquez au Louvre, se ressemblent comme deux gouttes d'eau* », et, citant quelques lignes d'elle, il loue son « *imagination charmante* »¹³.

Il exerça bien sa charge, puisque, quand il la quittera un an plus tard, la vicomtesse écrira : « *Je certifie que Monsieur Wilhelm de Kostrowitzky a été depuis le 21*

août 1901 jusqu'au 21 août 1902 dans ma maison en qualité de précepteur. Je n'ai qu'à me louer de ses capacités et de sa conduite morale. Il ne me quitte que sur sa demande ».

En Rhénanie, où il avait accompagné la comtesse, Apollinaire était tombé amoureux fou d'Annie Playden.

« Annie » décrite par Apollinaire lui-même

Outre la lettre gaillarde citée plus haut adressée à James Onimus sur les volumineux appâts de la gouvernante, Apollinaire lui-même a parlé d'Annie dans deux autres lettres, sans toutefois donner son nom de famille. D'abord dans la lettre que nous avons évoquée plus haut, adressée à sa fiancée oranaise Madeleine Pagès et datée du 30 juillet 1915. Voici ce qu'il lui écrit, parlant d'un poème, *Aubade chantée à Laetare un an passé*, qu'il aurait composé et réellement chanté à la mi-carême de 1902 et qu'il incorporera à *La Chanson du Mal Aimé*, poème dans lequel il n'hésite pas à traiter la gouvernante de « putain »¹⁴.

*« Aubade » n'est pas un poème à part mais un intermède intercalé dans « La Chanson du mal-aimé » qui datant de 1903 commémore mon premier amour à vingt ans, une Anglaise rencontrée en Allemagne, ça dura un an, nous dûmes retourner chacun chez nous, puis nous ne nous écrivîmes plus. Et bien des expressions de ce poème sont trop sévères et injurieuses pour une fille qui ne comprenait rien à moi et qui m'aima puis fut déconcertée d'aimer un poète, être fantasque ; je l'aimais charnellement, mais nos esprits étaient loin l'un de l'autre. Elle était fine et gaie cependant, j'en fus jaloux sans raison et par l'absence vivement ressentie, ma poésie qui peint bien cependant mon état d'âme d'alors, poète inconnu au milieu d'autres poètes inconnus, elle loin et ne pouvant venir à Paris. Je fus la voir deux fois à Londres, mais le mariage était impossible et tout s'arrangea par son départ en Amérique, mais j'en souffris beaucoup, témoin ce poème où je me croyais mal aimé, tandis que c'était moi qui aimais mal.*¹⁵

Dans une autre lettre antérieure du 13 janvier 1915 ; adressée cette fois à son aristocratique maîtresse Louise de Coligny-Châtillon (1881-1963), une névrosée opiomane, Apollinaire déclare crûment :

C'est extraordinaire ce que je peux te désirer. Tu m'as fait oublier mes anciennes maîtresses à un point inimaginable. Pourtant elles étaient jolies. Je ne les vois plus que comme de la m. . de. L'Anglaise qui était épatante, blonde comme la lune, des tétons épatants, gros et fermes et droits, qui bandaient dès qu'on les touchait et la mettaient tout de suite en chaleur, un cul mirobolant énorme et une taille mince à ravir. Elle n'est plus rien.

En lisant ces lignes, on comprend que Marie-Jeanne Durry (1901-1980) se soit montrée choquée de voir Apollinaire « *avilir de la manière la plus bassement outrageante ce grand amour pour séduire la nouvelle idole* »¹⁶

Il semble ressortir de cette lettre qu'il n'y eut entre les deux jeunes gens qu'un « flirt poussé » et qu'Annie ne fut que la demi-maîtresse d'Apollinaire, ou, comme le dit pudiquement Marie-Jeanne Durry : « *Sans se donner toute entière, Annie ne refusa pas les substituts* ». Comportement qui est celui-là même que dépeignait, pour le condamner, Marcel Prévost (1862-1941) dans son roman à scandale *Les Demi-Vierges* (1894) et qui semble avoir été assez habituel chez les jeunes Anglaises à l'époque victorienne, soucieuses de garder intacte leur virginité pour un éventuel futur mari.

Robert Couffignal (1919-2009) considère, sans doute avec raison, que leurs pratiques sexuelles furent très mal vécues et par la puritaine Annie et par le catholique Guillaume

qui ne s'est jamais totalement libéré de l'emprise de la religion » et rêve de pureté. « Au cours du roman d'amour qui se déroule entre le poète et Annie Playden, la honte du péché intervient plusieurs fois. Non seulement en raison des origines de la jeune anglaise, fille d'un puritain, et assez militante dans sa foi, mais aussi parce que céder à l'amour était pour elle délictueux. Cela l'était pour Guillaume aussi. Annie lui semble la sorcière maléfique dont les yeux l'ont séduit et voué à l'enfer (...). Une pièce consacrée à ces amours renferme un vers suggestif et qu'il faut prendre en son sens plein :

On sait très bien que l'on se damne...

dit-il dans la Tzigane. Avec Marie-Jeanne Durry, reconnaissons dans ce court poème l'aveu d'une passion charnelle jugée mauvaise. Pourquoi ? Parce que les amants ne s'aiment pas de façon naturelle, et recherchent le plaisir en trichant :

*L'amour lourd comme un ours privé
Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leur Ave...*

Le vers suivant : On sait très bien que l'on se damne, traduit donc la conscience claire du caractère immoral, coupable, démoniaque de leur amour trop charnel.¹⁷

Il semble même qu'Apollinaire ait rendu leurs pratiques responsables de l'échec de leur amour

*Amour vos baisers florentins
Avaient une saveur amère
Qui a rebuté nos destins...
Et nos baisers mordus sanglants
Faisaient pleurer nos fées marraines¹⁸*

En 1947, une enquête quasi-policrière de Robert Goffin

A la suite de Wolf, Pierre-Marcel Adéma confirme, en 1946, au poète et critique belge Robert Goffin (1898-1984) que le nom de famille d'Annie était bien Playden et il précise que ses parents habitaient dans la banlieue de Londres, à Clapham, 75 Landor Road. Il avait en effet trouvé dans le *Journal intime* de Guillaume, à la date du 5 mars 1903 :

*Ne pas oublier une précieuse adresse
Annie Playden 75 Landor Road
Clapham London S.W. England*

Fort de ces renseignements, Robert Goffin se rend l'année suivante à Londres, à Landor Road, frappe aux portes de tous les presbytères et écoles de Clapham, interroge les servantes et femmes de pasteurs, et finit par apprendre de la bouche d'une belle-sœur d'Annie, « avec des ruses de Sioux », (Annie, qui ignorait la mort d'Apollinaire en 1918, avait interdit qu'on communiquât son adresse), qu'elle est toujours vivante ; qu'elle est

âgée maintenant de soixante-sept ans ; qu'elle s'appelle désormais par son mariage Mrs Postings, qu'elle vit en Californie, dans un ranch.

Goffin écrit aussitôt à Annie pour lui dire, ce qu'elle ignorait totalement, qu'elle a été chantée dans sa lointaine jeunesse par un certain Wilhelm de Kostrovitzky, plus connu mondialement depuis lors sous le nom de Guillaume Apollinaire, comme le plus grand poète français du 20^{ème} siècle. Il reçoit alors d'elle quatre lettres qu'il publie dans *Le Figaro littéraire* du 5 juillet 1947 sous le titre : « Dans un ranch de Californie une vieille dame apprend qu'elle a été l'héroïne d'un grand poète français » puis dans *Entrer en poésie* Gand 1948 p. 128-139). Ces lettres, comme le soulignera Le Roy C. Breunig « révèlent surtout l'étonnement d'une vieille dame en apprenant qu'un jeune amoureux d'une époque à jamais révolue était devenu célèbre et qu'elle aussi devait entrer dans le Panthéon des Béatrice, des Laure et des Cassandre »¹⁹

Voici ce qu'Annie a écrit à Goffin, le 18 avril 1946 :

Cher Monsieur,

Votre lettre que j'ai reçue hier a constitué pour moi une invraisemblable surprise. Que de fois j'ai pensé, pendant ces années, à Guillaume de Kostrowwisky (sic), me demandant s'il vivait toujours ou s'il était mort. Mais jamais je ne m'étais imaginé que j'entendrais parler de lui. C'est absolument étrange !

J'ai fait la connaissance de Guillaume en 1901, lorsque je voyageais à travers la France et l'Allemagne en compagnie de Madame C. Halterhöff, sa fille la vicomtesse de Milhau et la petite fille de la vicomtesse, Gabrielle.

J'étais la gouvernante de Gabrielle et « Kostro » (comme nous appelions familièrement Guillaume) voyageait avec nous en qualité de secrétaire de la vicomtesse de Milhau qui était veuve (...).

Je suis fière de savoir que Kostro est devenu un des meilleurs poètes de France et je serais particulièrement heureuse de lire ses œuvres si vous vouliez me les envoyer comme vous me l'offrez (...). Votre lettre a renouvelé de nombreux souvenirs. Sincèrement vôtre. Annie

Quelques mois plus tard, Goffin reçoit une seconde lettre, cette fois de huit pages :

Je suis heureuse de savoir que son œuvre est devenue célèbre, et fière d'avoir été honorée en inspirant une partie de son livre. Il m'avait prédit que quelque chose de merveilleux me surviendrait avant que je ne meure ! J'ai l'impression que la nouvelle que vous m'avez transmise constitue la chose merveilleuse.

N'est-ce pas incroyable que Guillaume revienne dans ma vie de cette façon, quarante-cinq ans plus tard. Vous me dites qu'il est certaines parties de ses poèmes qui vous sont difficiles, mais, à moins qu'ils ne se rapportent à quelqu'incident de notre amitié, je ne les comprendrais pas non plus.

Je suis curieuse de savoir ce qu'il a écrit à propos de notre liaison (...).

Tous les souvenirs ou les écrits quelconques que j'avais reçus de Guillaume étaient restés à la maison de mes parents à Landor Road et, lorsque ma mère est morte, voici 14 ans, tout ce qui restait et qu'on considérait sans valeur a été détruit (...)

Il avait 20 ans quand je l'ai connu ; il était follement amoureux de moi et j'étais une petite stupide qui ne pouvais me laisser aller à l'aimer en raison surtout de mon éducation puritaine et aussi parce que la comtesse de Milhau m'avait tant farci la tête d'histoires sur les hommes en général que je ne pouvais avoir ni confiance ni foi en Guillaume. A certains moments, il était impétueux et forcené, jusqu'à la cruauté,

*mais pouvait aussi être très attentif_et aimant. Il était exclusif de ma compagnie et jaloux comme un malade.*²⁰

La langue nous séparait ; si j'avais été capable de parler et de comprendre le français aussi facilement que l'anglais, les choses auraient pu changer, quoique parfois nous nous entendions très bien. J'ai l'impression que la puissance de son amour était comme une fascination pour ma naïveté et ma simplicité !

Cependant notre liaison (romance) finit tragiquement en ce qui me concerne ; j'abandonnai la maison de mes parents et vins en Amérique pour oublier et recommencer une nouvelle vie. Guillaume essaya de me retrouver mais sans succès. Ceux qui aiment sa poésie devraient m'être reconnaissante de ne pas l'avoir épousé. Si je l'avais fait, qui sait, peut-être pareille poésie n'eût pas été écrite. Il est rare qu'un poète donne à son épouse le relief qu'il accorde à un amour perdu. La véritable histoire de notre amour ne peut être écrite, je suis sûre que Guillaume lui-même ne le désirerait pas, connaissant l'appréciation que vous lui dédiez, vous ne souhaiteriez certes pas de la publier (...).

Cher Mr Goffin, je vous remercie pour l'enthousiasme que vous m'avez rendu à revivre ma vie passée et la confirmation de la réalité précieuse de l'amour de Guillaume. Je regrette que je ne puisse lui demander pardon pour mon manque de compréhension (...)

Dans sa troisième lettre, datée du 21 octobre 1946, Annie remercie Goffin pour ses traductions en anglais de poèmes d'Apollinaire, qui, dit-elle « *m'ont remis tant de choses à l'esprit* ». Dans une quatrième et dernière lettre, elle évoque pour lui leur première rencontre à Paris dans l'hôtel particulier de la vicomtesse, au 32 rue Chaligny :

Je me souviens, le jour où il vint se présenter, il me souriait tout le temps en parlant. J'appris plus tard que la comtesse avait engagé Guillaume et qu'il devait nous accompagner en Allemagne. Quand il me connut il me déclara que ses amis lui avaient demandé si la comtesse était charmante et il répondit : « Non, mais la gouvernante l'est et c'est ce qui m'a décidé à accepter l'emploi.

John Adlard confirmera plus tard ce qu'on savait déjà, que Guillaume fit croire à Annie qu'il appartenait à la haute noblesse, que son père était un général russe nommé Kostrowizky, qu'il devait hériter d'une grande fortune d'un jour à l'autre et qu'il ferait d'elle une comtesse. Quant à elle, elle n'était pas la fille du Chef des services des postes de Clapham, comme elle l'a prétendu, ni d'un pasteur, comme on l'a écrit, mais d'un simple jardinier du Fever Hospital de Landor Road à Stockwell, ouvert en 1871 pour traiter des maladies infectieuses. Il confirmera aussi que Henry Playden était particulièrement connu dans son quartier pour sa piété et son puritanisme intransigeants, au point qu'il y était surnommé « L'Archevêque de Cantorbery ». Il exigeait d'Annie et de sa sœur cadette Jenny, née le 29 décembre 1888, une conduite irréprochable, une tenue stricte et pas de maquillage. Quand Apollinaire vint à Londres, Annie, qui avait été une excellente élève à l'école religieuse de Lingham street, n'était autorisée à sortir avec lui que l'après-midi et devait impérativement être de retour à la maison à 7 heures : Henry Playden trouvait que sa fille plaisait trop aux hommes et lui reprochait d'être aguicheuse et perverse.

Annie raconte à Goffin leur voyage en Allemagne, la comtesse partie au volant de sa De Dion-Bouton avec Guillaume ; elle, Gabrielle et la mère de la vicomtesse, par le train ; leur arrivée à Honnef sur la rive droite du Rhin, dans une propriété qui appartenait

à la famille de Madame de Milhau, les Hölterhoff ; puis, peu après, leur installation à Bennescheid, près d'Oberpleis,²¹ dans un manoir de famille, Neu-Glück (Nouveau Bonheur), construit au 19^{ème} siècle dans le style gothique par un émule de Viollet-le- Duc (1814-1879), entouré d'un parc à l'italienne, et transformé aujourd'hui en hôtel. Puis leur long voyage de près de trois mois à travers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie,

Elle croyait Guillaume journaliste et ignorait qu'il était poète : « *Il restait souvent seul dans sa chambre à Neu-Glück pour écrire des « articles » pour une revue de Paris* ». Le fait est qu'il écrit alors dans *La Grande France* et dans *La Revue blanche*. A *Tabarin*, revue satirique, il donne, le 26 octobre 1901, un article, «Les mauvaises routes d'Allemagne »²², un autre sur le Pergamon, le musée archéologique de Berlin, inauguré le 18 décembre 1901 par Guillaume II..... *L'Hérésiarque* est publié dans la *Revue blanche* le 15 mars 1902.

Toutes les lettres d'Apollinaire qui étaient restées dans la maison de ses parents à Landor Road ont été détruites à la mort de sa mère.

J'apportai avec moi en Amérique, les bijoux qu'il m'avait donnés et, voici des années, ma maison a été cambriolée, tout a été pris à l'exception de deux choses, l'une, une améthyste dont Guillaume m'a dit qu'elle avait été enlevée d'un collier qui avait autrefois appartenu à une Princesse, l'autre un collier en or, fait à la main, décoré de perles baroques qu'il avait, je crois, acheté à Paris.

A la mort de son mari, quatorze ans auparavant, Annie dut, « à cause de circonstances malheureuses », reprendre un poste de gouvernante et, depuis 1932 elle a été « engagée luxueusement dans une des meilleures maisons de Californie ».

Elle parle des deux séjours d'Apollinaire à Londres en novembre 1903 et en mai 1904 :

Il n'y a pas lourd à dire à propos de la visite de Guillaume à Londres. Il ne fut pas très bien reçu au foyer de mes parents à Landor Road, mon père n'approuvait pas du tout mes relations avec un étranger. Je conduisis Guillaume à certains points intéressants, comme la Tour de Londres, l'Abbaye de Westminster, le Parlement, Madame Tussaud, et aussi Kew Gardens (...). La seconde visite de Guillaume se situe exactement avant mon départ pour l'Amérique. Je me souviens de l'avoir accompagné à la gare quand il rentrait à Paris. Jamais je n'oublierai l'expression de son visage quand il se pencha à la portière pour me regarder jusqu'à ce que le train eût quitté la gare. Il avait le même air qu'à son départ de Neu-Glück : ses yeux étaient sombres et comme du velours. Je m'en souviens avec précision ! ...Le but principal de sa visite était sûrement de me retrouver ...mais j'étais une petite femme très folle, c'est tout.

Goffin croit pouvoir expliquer pourquoi Annie décida de rompre avec Apollinaire :

Guillaume était un catholique très indépendant, libre jusqu'au libertinage, et qui avait séduit une puritaine anglo-saxonne. Jamais, le pasteur (sic) n'aurait eu l'irréligieuse inconscience d'admettre que sa fille épousât un catholique français, né à Rome, de descendance polonaise. Annie n'avait pas osé braver les foudres paternelles en acceptant le mariage qu'Apollinaire lui offrait. Elle ne trouva

d'évasion que dans une fuite hâtive qui chagrina si profondément l'amoureux transi.

Et Goffin d'appeler Annie : « *la Mal-aimante par devoir filial* ».

Annie envoie à Goffin trois photographies d'elle qui figurent à la fin de son livre : une qui la montre au moment où elle connut Apollinaire, une autre, en compagnie de trois parentes plus âgées vers 1901 et enfin une où elle pose, en 1946, devant sa grosse voiture américaine.

1952, la rencontre du professeur Breunig avec Annie

Robert Goffin communique l'adresse d'Annie à Le Roy C. Breunig (1915-1996) professeur à l'Université Columbia à New-York et spécialiste d'Apollinaire. Ce dernier, qui désire obtenir « *des précisions sur le séjour à Neu-Glück et sur les allusions innombrables qui remplissent les Rhénanes et d'autres poèmes d'Alcools* », prend rendez-vous avec Annie à New-York. Celle-ci, qui est maintenant âgée de soixante-douze ans, accepte de venir de Californie. Le signe de ralliement est un volume d'Alcools que chacun tient à la main. Dans son article « Apollinaire et Annie Playden »²³, Breunig nous décrit ainsi Annie en mettant l'accent sur le charme qu'elle dégage encore à son âge :

C'est une dame très énergique, petite de taille et simple dans sa tenue. Son visage, qui est d'un raffinement bien anglais, se distingue surtout par une fossette profonde au menton et surtout par des yeux d'un bleu étincelant mais froid. Le soleil de Californie ne l'a pas brunie ; elle garde encore le même teint blanc qu'elle a dû avoir au moment de quitter son pays natal. Elle parle d'une façon pétillante avec un joli accent anglais. Tout ce qu'elle m'a raconté sur sa jeunesse lointaine était prononcé avec enthousiasme mais avec un détachement remarquable, comme si la jeune fille de Neu-Glück et la dame de Californie étaient deux êtres bien distincts.

Annie lui dit, comme précédemment à Goffin, pour expliquer et excuser son comportement envers Apollinaire : « *Je regrette, bien sûr, de ne pas avoir été chic du tout* », et explique qu'elle a été élevée par ses parents « *selon la morale puritaine d'une famille bourgeoise de l'époque victorienne* ». Son père « *exigeait dans sa famille une observance si stricte des règles anglicanes qu'on le surnomma tout au long de Landor Road « l'Archevêque de Cantorbéry* ». Elle considère que cette éducation a certainement constitué un obstacle entre elle et Guillaume, tout comme la langue : « *Kostro ne pouvait pas vraiment me faire la cour en paroles, puisque je savais bien peu de français et que son anglais était presque inexistant, et ni l'un ni l'autre nous ne savions l'allemand* ».

Bien sûr, comme à Goffin, elle ne souffle mot à Breunig de ses relations intimes avec Guillaume. Elle répète que, jusqu'à 1952, elle a cru que « *Guillaume de Kostrowitzky appartenait à la haute noblesse, que son père était un général russe nommé Kostrowitzky, qu'il devait hériter d'une grande fortune d'un jour à l'autre* ».

Annie tient, devant Breunig, à mettre l'accent sur la violence et la jalousie malade d'Apollinaire. Le professeur américain écrit :

A mesure que sa passion s'approfondit, un être plus sombre, plus farouche ressort, et la résistance froide de l'Anglaise provoque des accès de jalousie et des actes de cruauté si excessive que parfois la jeune fille craint pour sa vie. Miss Playden se

rappelle surtout des incidents qui révèlent cette évolution. En tant que gouvernante elle connut l'instituteur de Bennerscherd, jeune homme « comme il faut », quoiqu'assez apathique et se trouva peu à peu attirée par lui. Dès qu'Apollinaire apprit cette amitié il se mit dans une rage folle et défendit absolument qu'elle revît l'Allemand, en la menaçant de toutes sortes de punitions si elle lui désobéissait. Mais l'expérience la plus bouleversante pour la jeune Anglaise fut la demande en mariage. Apollinaire avait choisi l'endroit le plus romantique des Sept-Montagnes, le sommet du Drachenfels, où Siegfried, le héros des Nibelungen en aurait tué le dragon ». Annie ayant refusé, malgré l'offre d'un titre de noblesse et d'une grande fortune, il aurait menacé de la précipiter dans le vide, lui faisant comprendre qu'« il pourrait facilement expliquer « l'accident » quand on aurait trouvé le cadavre.

C'est au printemps 1902, selon Michel Décaudin, qu'Annie, jusqu'alors sensible aux prévenances d'Apollinaire, aurait pris ses distances, sans doute troublée par son comportement brutal et jaloux qu'elle comprend mal. A cela s'ajoute le fait qu'elle ne parle pas le français et lui l'anglais.²⁴ Guillaume, déçu qu'elle n'accepte pas de l'épouser, aurait dénoncé son contrat et serait rentré à Paris.

Au cours de l'année qui suit, Apollinaire, toujours d'après Michel Décaudin, « se persuade qu'Annie l'aime, que seul un malentendu les a séparés et qu'une explication franche aboutira fatalement à une réconciliation ». Aussi profite-t-il de l'invitation d'un ami journaliste et éditeur albanais en exil, du nom de Konitza, pour se rendre à Londres et rencontrer Annie. Celle-ci raconte que, quand il vint à Londres en novembre 1903, il se présenta dans un excellent anglais au domicile de ses parents, mais que, malgré tous ses efforts pour se faire accepter de la famille Playden, il ne fut pas bien accueilli et qu'il se montra violent : « Un soir il sonna tard chez nous : je n'avais aucune envie d'ouvrir, mais ma mère m'a dit que si l'on n'ouvrait pas il pourrait enfoncer la porte. Nous vivions dans une peur constante de ses accès de rage ». Lors de sa seconde visite en mai 1904, Apollinaire se fit si insistant que, pour se débarrasser de lui, Annie lui déclara qu'elle partait pour l'Amérique où un fiancé l'attendait et, « prise au piège de son propre mensonge », elle se rendit dans un bureau de placement qui lui proposa un poste de gouvernante en Californie. Telle est du moins sa version des faits.

1962 Francis Steegmuller et deux spécialistes d'Apollinaire

A l'automne 1962, Francis Steegmuller (1906-1994), professeur à l'Université Columbia, spécialiste d'Apollinaire et rédacteur au New York Time, accompagné de deux autres universitaires, de Le Roy C. Breunig, qui avait déjà rencontré Annie en 1952 et de Norbert Guterman (1900-1984), se rendent à Katonah, dans l'Etat de New-York, au 221 Bedford Road, où Annie, âgée maintenant de quatre-vingt trois ans, s'est, après avoir été gouvernante à Santa Barbara de 1932 à 1957 et pris sa retraite, retirée chez sa sœur cadette Jenny qui est veuve, et dont les enfants sont mariés. Les deux femmes, qui élèvent des chiens, habitent une modeste maison que des aboiements font résonner et qu'emplit une odeur nauséabonde de cuisine pour animaux.²⁵

Voici comment Steegmuller, séduit lui aussi par la vieille dame, décrit Annie :

La créature la plus délicieuse que vous puissiez imaginer, une créature potelée, aux cheveux blancs, aux joues roses. Elle souriait, non pas seulement avec ses lèvres, mais avec ses yeux, des yeux qui avaient la couleur gaie du bleuet et qui brillaient bien plus que les fleurs imprimées sur sa robe.

Annie leur déclare qu'elle n'a plus eu de nouvelles d'Apollinaire depuis 1904 :

Il était tellement pressant que j'avais dit à ma mère de ne pas me faire suivre ses lettres s'il m'écrivait. J'ai trouvé une situation en Californie. A vingt-sept ans j'ai épousé M. Postings et notre ménage a duré vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort. Et après cela je suis restée comme gouvernante chez M. et Mrs Jackson à Santa Barbara pendant vingt-cinq autres années.

Norbert Guterman répète à Annie qu'Apollinaire est très célèbre en France, qu'une rue porte son nom, qu'il a une statue dans un square, que Marie-Jeanne Durry a donné en 1954-1955, en Sorbonne, un cours sur lui, qu'on va bientôt célébrer le cinquantième anniversaire de sa mort, et qu'elle serait fêtée, si, à cette occasion, elle venait en France. Il ajoute : « *Il faut vous rendre compte, Mme Postings, qu'Annie est immortelle* »

Annie s'accuse de nouveau de n'avoir pas vraiment été « *chic avec Kostro* » et déclare : « *J'étais une alors une petite oie blanche d'Anglaise bien ignorante et bien plus jeune en fait que ses vingt ans* ». On sait à quoi s'en tenir sur la « *petite oie blanche* »....

Elle montre aux trois universitaires un pendentif type modern-style qu'Apollinaire lui avait offert. Jenny, la sœur cadette d'Annie, qui avait douze ans alors, a, elle aussi, conservé une bague qu'Apollinaire lui avait donnée après sa première visite à Londres : « *Je trouvais Kostro charmant* ».

Le moment de la séparation est venu :

Avant notre départ, Mrs Postings monta encore l'escalier et revint cette fois avec une photographie d'elle-même à vingt ans. C'est celle qui a été publiée dans le livre de Marcel Adéma sur Apollinaire,²⁶ mais elle ne semblait pas le savoir. Elle était là, cette jeune fille, jolie, avec le pompadour de l'époque, et des yeux qui ne pouvaient être plus bleus qu'aujourd'hui, mais qui semblaient regarder le monde avec une véritable défiance.

La coiffure Pompadour, en référence à la favorite de Louis XV, fut à la mode entre 1890 et 1914 : les cheveux sont peignés haut sur le front dégagé. *Les derniers mots de Mrs Postings, lorsque la voiture démarra, furent : « Merci pour votre visite. Je crois que je vais faire de beaux rêves cette nuit. J'ai grâce à vous l'impression de ne pas avoir vécu pour rien ».*

Le départ d'Annie pour l'Amérique : de la « légende » à la réalité

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, Michel Décaudin a sérieusement mis en question la version donnée par Annie à Goffin, à Beunig et à Steegmuller de sa rupture avec Apollinaire, version longtemps acceptée. D'après lui, on a eu tort de prêter une valeur autobiographique à la *Chanson du mal aimé* dont la composition, souligne-t-il, s'étale sur dix ans. Mais surtout des lettres retrouvées d'Annie et d'Apollinaire, ainsi que celles de cet ami albanais, Konitza, qui vivait en exil à Londres, et le *Journal intime* du poète, démontrent qu'Annie n'est pas partie en Amérique dans le seul et unique but de fuir Apollinaire. Par la même occasion, il reproche à Goffin, à Le Roy Beunig, et à Steegmuller d'avoir sollicité « *les souvenirs tardifs* » d'Annie, une femme âgée qui pourrait avoir délibérément ou inconsciemment déformé les faits²⁷.

Voici ce que Michel Décaudin pense pouvoir affirmer :

- 1). Apollinaire n'est pas reparti de Londres éconduit, lors de sa première visite en novembre 1903 ; il espère qu'Annie finira par accepter de l'épouser.
- 2). S'il retourne à Londres, au printemps de 1904, c'est sur l'invitation pressante et autoritaire d'Annie qui semble être vraiment amoureuse de lui.
- 3). Quand il rentre à Paris en mai 1904, les deux jeunes gens n'ont pas rompu ; ils continuent de s'écrire jusqu'à la fin de ce mois.
- 4). Annie est partie pour l'Amérique, moins pour fuir les assiduités d'Apollinaire, que parce qu'elle était, selon sa propre expression, « *fatiguée de l'Angleterre* » et voulait se soustraire à l'autorité d'un père bigot et étroit d'esprit.

Cependant Michel Décaudin reconnaît que d'autres facteurs ont pu jouer, de sorte qu'on ne sait pas ce qui s'est exactement passé entre eux et a pu motiver le départ d'Annie.

Nous allons tenter, pour notre part, de reconstituer les événements et de proposer, bien modestement, une explication de leur séparation :

La première visite d'Apollinaire à Londres, du samedi 7 au dimanche 15 novembre 1903

Apollinaire, qui pense pouvoir convaincre Annie de l'épouser, s'est, sans s'annoncer à elle, rendu à Londres, invité par ce journaliste et écrivain albanais, en exil, Faik Bey Konitza (1875-1942), un militant nationaliste et éditeur d'un magazine, *Albania*, une référence pour la diaspora albanaise. Le 28 janvier 1906, dans l'hebdomadaire illustré *Le Cri de Paris*, Apollinaire écrira :

Si l'Albanie était un Etat, il serait sans doute le premier ministre (...). Le sultan l'a condamné trois fois à mort. Il évoquera ses deux séjours chez lui dans le Mercure de France du 1^{er} mai 1912 : Des hommes que j'ai connus et dont je me souviens avec le plus de plaisir, Faik Bey Konitza est un des plus singuliers Il naquit en Albanie voici une quarantaine d'années, d'une famille restée fidèle au culte catholique. C'est à Londres que je le connus en mai 1903. Il habitait dans Oakley Crescent E.C. Je ne l'avais jamais vu. Il m'avait invité à venir passer quelques jours chez lui (...). Mon séjour à Londres fut charmant (...). Je passai encore une fois quelque temps à Londres chez F.B.K. qui s'était marié et habitait Clingford. C'était le printemps²⁸.

Apollinaire confond visiblement sa première visite en novembre 1903 avec la seconde en mai 1904.

Voici ce que, de retour à Paris, Apollinaire écrit dans son *Journal intime* à la date du 17 novembre 1903 :

Je suis parti vendredi le 6 novembre pour Londres ; je suis arrivé le 7 vers 9 heures. Reparti le dimanche 15. J'ai fait la traversée aller sur le France, peur d'avoir le mal de mer. La nuit était belle, longtemps sur le pont avec des passagers de 4° (...). Descendu à l'hôtel Mathis, Arundel Street (...). Au 75 Landor Road à Clapham. Annie plus jolie que jamais, la sœur Jenny est une fille ravissante. Il paraît que j'ai grandi. Annie l'a dit. Elle est placée (Earlie gardens Campden Hill Kensington). Retour sur le Sussex.

Et, dans un anglais approximatif, il ajoute ce qui semble être le brouillon ou le double d'une lettre adressée à Annie :

My Lady, My Darling chérie. Pardon me, I cannot English better write. You were so kind as to receive me in your home, but you must come to Paris, oui, mademoiselle Fraülein miss I trust, Annie, that you wil not forget me. I learn English for can better write to you. I am afraid the tears which flow from my eyes will blot out what I write to you. Please to remember me to Mrs Playden and must kindly offer one's compliment to your charming sister Jenny. Your Whilelm de Kostrovitzky for ever 24 rue de Naples. You can therefor write : Guillaume Apollinaire.

Traduction :

Ma Dame, Ma darling chérie, Pardonne-moi, je ne puis pas mieux écrire l'anglais. Vous avez été si gentille de me recevoir à votre domicile, mais vous devez venir à Paris, oui. J'ai confiance, Annie, que vous ne m'oubliez pas. J'apprends l'anglais pour mieux vous écrire. J'ai peur que les larmes qui coulent de mes yeux n'effacent ce que je vous écris. Veuillez me rappeler au bon souvenir de Madame Playden et transmettre mon meilleur souvenir à votre charmante sœur Jenny. Votre Whilelm de Kostrovitzky pour toujours 24 rue de Naples. Vous pouvez par conséquent écrire : Guillaume Apollinaire.

On remarque que, si les relations avec le père d'Annie ont été difficiles, celles avec la mère et la sœur cadette ont été bonnes.

C'est Konitzka, dont le domicile est proche de celui d'Annie, qui, pour l'occasion, a servi à Guillaume d'intermédiaire auprès de la jeune fille, comme il ressort d'une lettre qu'elle envoie à ce même Konitzka le 10 novembre 1903, soit trois jours après l'arrivée de Guillaume, pour lui faire savoir que, finalement, elle accepte une rencontre et qu'elle propose le vendredi 13 novembre, entre 6 h et 7 h du soir, mais seulement pendant quelques minutes.

Guillaume se rend donc au 75 Landor Road « *une artère grise encadrée de maisons victoriennes en brique rouge, toutes similaires* ». Leur entretien se passe bien, Annie a une nouvelle place de gouvernante. Ils vont se revoir et Guillaume sera reçu chez les Playden. Il est donc bien difficile de croire Annie, lorsqu'elle dit à Goffin qu'il aurait été mal accueilli par sa famille. Elle ne précise d'ailleurs pas au cours de quel séjour, le premier ou le second ?. Peut-être est-ce à cause d'un retard jugé incorrect et injurieux ou plutôt d'une visite trop tardive : « *Le soir il sonna très tard chez nous. Je n'avais aucune envie d'ouvrir, mais ma mère m'a dit que si l'on n'ouvrait pas, il pourrait enfoncer la porte. Nous vivions dans une peur constante de ses accès de rage* ».

On se souvient qu'Annie a déclaré à Goffin : « *Je conduisis Guillaume à certains points intéressants, comme la Tour de Londres, l'Abbaye de Westminster, le Parlement, Madame Tussaud et aussi Kew-Garden* ». Un poème intitulé « Hyde Park »²⁹, semble bien faire allusion à l'une de leurs visites, en novembre 1903, puisqu'il est fait mention d'un brouillard caractéristique de ce mois à Londres. :

*Les faiseurs de religion
Prêchaient dans le brouillard
Les ombres près de qui nous passions
Jouaient à colin-maillard..
Regards sacrés
Mains énamourées
Et les amants s'aimèrent
Tant que les prêcheurs prêchèrent*

Guillaume note dans son *Journal intime* : « Annie plus jolie que jamais » et s'exalte à la pensée qu'elle doit venir à Paris. Ce n'est pas, fait justement remarquer Michel Décaudin, le langage d'un amant dépité. Et, dans « 1904 » évoquant un voyage du 15 au 16 février 1904, à Strasbourg, où il est allé rencontrer la famille de Jules Weil, l'amant depuis 1899, de sa mère, il déclare, pensant sans nul doute à Annie :

Que ne t'avais-je entre mes bras

Cependant, sans qu'on en sache la raison, la fin de ce premier séjour est marquée par une lettre qu'Annie envoie à Konitza, une lettre désagréable qui est malheureusement perdue. Cependant elle fait vite savoir à ce dernier qu'elle regrette sa conduite envers Apollinaire et qu'elle sera désormais « mieux disposée à son égard ». En effet, dans la lettre qu'il envoie à Apollinaire le 18 novembre 1903, Konitza ajoute ce post-scriptum :

P.S. A l'instant même où j'allais fermer la lettre, je reçois un mot de votre amie : elle me dit qu'elle regrette de m'avoir écrit la lettre que vous savez, et qu'elle croit « impolie ». Je crois que maintenant elle est mieux disposée à votre endroit. Je lui enverrai un mot pour lui dire qu'elle ne doit plus se faire des ennuis pour cette lettre, et que je vous ai reconduit à la gare l'autre jour.

Le 7 décembre 1903, une lettre de Konitza adressée de Londres à Apollinaire nous laisse deviner que ce dernier a de nouveau sollicité l'entremise de son ami, cette fois pour ramener Annie à de meilleurs sentiments à son égard :

Votre amie m'a écrit que, comme directeur de journal, je devais avoir des occupations plus sérieuses et qu'elle était étonnée que je me mêle de cette « farce », que d'ailleurs votre « engouement » était aussi ridicule que peu raisonnable, que, si je veux la voir, elle me dira que c'est vous qui avez tous les torts.

On ignore à quels « torts » elle fait allusion...

Annie et Apollinaire échangent quelques lettres au cours de l'hiver 1903 et du printemps 1904. Nous ne possédons que les billets d'Annie, mais ils suffisent à prouver qu'il n'y a pas eu de rupture et qu'Apollinaire n'est pas revenu à Paris désespéré, ayant trouvé à Annie un « regard d'inhumaine » et ayant eu la révélation de « la fausseté de l'amour même », comme il l'écrit dans « La Chanson du Mal-Aimé ».

Cependant l'impression qui se dégage, c'est qu'Annie ne sait pas vraiment ce qu'elle veut, qu'elle se complaît à souffler le chaud et le froid, déchirée qu'elle doit être entre une attirance réelle, plus physique que sentimentale pour Apollinaire, et le comportement de son père qui lui fait des reproches à la maison, lui représentant sans doute, comme l'explique Goffin, qu'Apollinaire est un catholique, un Polonais, un « papiste » et pourquoi pas « un mangeur d'escargots et de grenouilles ».

Qui plus est, et c'est sans doute le facteur le plus déterminant, elle connaît, pour l'avoir subie, la violence sadique d'Apollinaire, sa jalousie malade, son autoritarisme, et elle doit se demander quelle sorte de mari il ferait. Nous savons comment il devait se comporter plus tard avec Marie Laurencin, et Lou, n'hésitant pas à les frapper. Il allait même déclarer, le 18 juillet 1915, à sa fiancée Madeleine Pagès : « Je suis votre maître (...) je veux donc que vous m'obéissiez en tout. Je veux que ma domination sur toi soit entière, que tu sois toujours ma petite esclave docile » », la menaçant à plusieurs reprises de lui faire subir, à l'occasion, une fois qu'ils seront mariés, « une correction conjugale », de lui donner « la schlague », si elle le méritait (lettre du 8 octobre 1915)...

La seconde visite d'Apollinaire à Londres début-fin mai 1904:

Cette fois le contexte est bien différent de celui de l'année précédente. Apollinaire ne vient pas par surprise : il est attendu et même vivement désiré, comme le prouvent une lettre d'Annie du 5 avril 1904 : « *Merci pour ta jolie carte, je vous embrasse ! Annie !* », et surtout une carte qu'elle lui envoie peu après représentant Old houses Holborn : « *Quand viendrez-vous me voir ! je serai gentille ! Chérie : je suis méchant ; peut-être. Annie* ». On les trouve reproduites en fac-similé dans *l'Album de la Pléiade*.

Le 20 avril 1904, Annie, qui regrette visiblement sa conduite de l'année précédente, lui écrit : « *Je suis effrayée, Kostro, d'avoir été peu gentille avec toi, durant ta dernière visite, mais j'essaierai de l'être un peu plus si tu reviens* », et elle lui suggère de venir la première semaine de mai, car elle beaucoup de choses à lui dire et songe à s'expatrier : « *C'est peut-être la dernière fois que je pourrai te voir, car j'ai l'intention de quitter la maison en Mai (...). Je ne sais pas encore où j'irai mais je suis fatiguée de l'Angleterre* ». On se souvient qu'à Steegmuller elle dira : « *Je m'étais mis dans la tête d'aller dans un pays commençant par A : Amérique, Australie – l'offre d'Amérique est venue la première* ».

Il ressort donc nettement de ce passage qu'Annie n'est pas partie, comme on le voit écrit partout, pour fuir les assiduités d'Apollinaire, mais bien plutôt pour se soustraire à un père trop strict, troquer sa modeste place de gouvernante contre une mieux rémunérée, dans un pays neuf aux larges espaces, qui doit lui paraître une terre de liberté.

A Guillaume, qui lui demande de venir plutôt à Paris, elle envoie, le 23 avril 1904, une lettre³⁰ qui comporte de nombreux mots soulignés et une foule de points d'exclamation. Elle refuse catégoriquement d'aller à Paris, lui rappelant sa promesse faite en novembre dernier de venir à Londres début mai :

Dear Kostro, what you ask is impossible ! Il could not think of coming to you like that !. No ! I want you to come to London as you promised !. You have not seen me for six months and possibly your love for me will change. I do not detest you as much as I used to, and if I were sure you would be true and faithful to me always, I might try to love you, Kostro, but I will promise nothing, unless I see you at home. I have much to tell you and to ask you. So if you love me, come to see me the first week in Mai, as you have promised, otherwise I shall go angry, and you will, perhaps, never see me again. Now, will you come or not. J'attends ta visite. Ta gentille chérie.

Cher Kostro, ce que vous demandez est impossible ! Il n'est pas question que je vienne vous voir comme ça. Non ! Je veux que vous veniez à Londres comme vous l'avez promis ! Vous ne m'avez pas vue depuis six mois et il se peut que votre amour pour moi soit appelé à changer. Je ne vous déteste pas autant que je le faisais, et, si j'étais sûre que vous seriez sincère et me resteriez toujours fidèle, je pourrais essayer de vous aimer, Kostro, mais je ne vous promettrai rien, à moins que je vous voie à la maison. J'ai beaucoup de choses à vous dire et à vous demander. Aussi, si vous m'aimez, venez me voir la première semaine de Mai, comme vous l'avez promis. Autrement, je serai fâchée et vous ne me reverrez peut-être plus. Maintenant viendrez-vous ou non ? J'attends ta visite. Ta gentille chérie. Annie.

Quatre jours plus tard, Annie se fait encore plus pressante dans sa lettre en français du 27 avril 1904 : « *Il ne faut pas que tu viennes chez moi tout de suite ; aller d'abord chez ton ami et venir ici à loisir et je promets d'être gentille – seulement si tu ne me fâché pas. Mais ça serait beaucoup mieux si tu m'oublies tout à fait, car je serai toujours une petite méchante* ».

Apollinaire part donc pour Londres le 3 ou 4 mai 1904. Il est de nouveau hébergé par Konitza et attend des nouvelles d'Annie. Le 5 mai 1904, dans une carte-lettre envoyée à Lincoln Cottage, Garfield Road Clingford, la nouvelle adresse de Konitza, Annie annonce à Guillaume qu'il doit reporter sa visite au lendemain après-midi : sa mère est souffrante :

Je trouve que ma mère est vraiment malade et il faut absolument que je sois chez moi demain (...). Tu peux venir chez moi dans le après-midi. Veux-tu ? Fais mes excuses à Mr and Mrs Konitza. Mille baisers. Chérie.

Apollinaire rentre en France dans les derniers jours de mai 1904. Il n'a pas du tout le sentiment d'avoir essayé un douloureux échec, mais conserve l'espoir qu'il pourra peut-être épouser Annie. En effet il reçoit d'elle, le 26 mai 1904, ce mot encourageant : « *Merci pour carte chère. Je pense à toi. N'oublie pas ton photographie pour moi. Mille baisers. Pense à moi Annie. Bonjour à ta mère* ».

Aussi Guillaume peut-il écrire le 30 juin 1904 à René Dalize (1879-1917) son camarade du collège catholique de Monaco : « *J'ai passé un mois exquis à Londres. J'y ai vu des Anglaises divines et ma femme (sic) aussi, la plus belle. Le temps était superbe et j'y ai lu des romans feuilletons exceptionnels et admirables* ».

On se souvient que la « légende », fondée sur les déclarations d'Annie à Goffin, à Beunig et à Steegmuller, veut que, ce mois de mai 1904, elle ait signifié à Apollinaire un congé définitif et qu'elle soit elle-même partie aussitôt pour les Etats-Unis, de façon à mettre l'Atlantique entre eux. Mais, on le voit, la réalité est plus complexe : la preuve c'est que leurs relations épistolaires se poursuivent après le retour de Guillaume à Paris. Ce qui est vrai, explique Michel Décaudin, c'est que « *pour des raisons inconnues de nous, Guillaume se sentit bientôt abandonné et s'enferma dans la certitude qu'il ne pouvait être aimé* ». On a eu tort de lire « *La Chanson du mal-aimé* » comme le journal véridique d'un amour malheureux ».

A partir de ce moment, nous n'avons plus, déclare encore Michel Décaudin, aucune information sur ce que deviennent ensuite leurs relations. On se souvient qu'Annie a écrit à Goffin : « *Enfin je lui dis que je devais partir pour l'Amérique où un fiancé m'attendait. C'était la seule façon de me débarrasser de lui* ». Devant Steegmuller et ses collègues, qui ont lu les lettres qu'elle avait adressées à Goffin, et semblait lui souffler la réponse qu'ils attendent, la version d'Annie est un peu différente : « *C'est parce que Kostro s'obstinait de plus en plus à vouloir vous épouser, à Londres, que vous lui avez dit que vous aviez accepté un poste en Amérique, n'est-ce pas ?* », demanda l'un de nous à Mrs Postings, « *Et après l'avoir dit, vous êtes partie et vous en avez trouvé un ?* ». « *Je crois que c'est un peu cela* », dit Mrs Postings (On notera le « *un peu cela* », mais n'oublions pas que ces événements se passaient cinquante-huit ans plus tôt et que la mémoire d'Annie a pu faiblir), « *mais je m'étais, je ne sais comment, mis dans la tête d'aller dans un pays commençant par A : Amérique, Australie – l'offre d'Amérique est venue la première* ».

Le lendemain, Annie obtenait par une agence un poste de gouvernante en Californie et interdisait à ses parents de communiquer sa nouvelle adresse, parce qu'elle aurait pris au pied de la lettre la citation d'Oscar Wilde qu'Apollinaire avait mise à la fin d'une carte postale « *For each man kills the thing he loves* » (« *Chaque homme tue l'être qu'il aime* »)³¹ et redouté que Guillaume n'aille en Amérique la tuer.

Il nous faut attendre janvier 1905 pour trouver dans *l'Agenda* d'Apollinaire une mention de l'anniversaire d'Annie le 28 janvier : elle a vingt-cinq ans. Il doit être pourtant inquiet et avoir confié à Konitza ses préoccupations, puisque, dans une lettre du 3 février 1905, ce dernier lui conseille de retourner à Londres : «*Si vous refaites un voyage à Londres (et je le souhaite prochain) c'est d'ailleurs l'unique moyen de vous expliquer avec Miss Annie. N'oubliez pas d'apporter quelques romans dans le goût populaire* ». Mais peut-être tous deux ignorent-ils qu'Annie est déjà partie pour l'Amérique à cette date ?

Michel Décaudin nous apprend que, dans cette même lettre, que nous n'avons malheureusement pu lire, il est question pour Apollinaire d'un projet de départ pour les Etats-Unis : on lui offrirait un poste de professeur à 25000 fr annuels en Utha, à Salt Lake City. Konitza lui conseille de ne pas partir sans s'assurer préalablement de son installation. C'est ce départ envisagé pour l'Amérique qui semble être évoqué dans *L'émigrant de Landor Road*

*Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais*³²

Aussi le commentaire de Roger Lefèvre «*Dans la réalité, c'est Annie qui s'est embarquée pour l'Amérique (et Apollinaire seulement pour la France). Mais le poète n'est-il pas lui aussi un émigrant qui doit s'éloigner définitivement du bonheur ?* », semble-t-il tout à fait erroné³³

On peut formuler une hypothèse : en un premier temps, Apollinaire aurait sérieusement envisagé d'émigrer avec Annie, qui a déjà obtenu un contrat de gouvernante en Californie et n'a pas encore quitté Londres, ou de la rejoindre peu après en Amérique. Puis, il y aurait renoncé au dernier moment, ne voulant pas quitter une mère qu'il adorait, mais dont il craignait la violence, et son frère Albert, abandonner sa situation de journaliste. C'est alors qu'Annie dépitée aurait décidé de rompre et serait partie seule.

La Cunard et la White Star que nous avons contactées nous ont écrit n'avoir conservé dans leurs archives aucune liste de passagers partant d'Angleterre pour l'Amérique au tout début du siècle. En revanche, le consul Général des Etats-Unis d'Amérique à Marseille, Mr. Simon R. Hankinson, a eu la gentillesse de contacter pour nous le Service d'Immigration. Il ressort des recherches qu'Annie est partie en Amérique, sur le Teutonic en provenance de Southampton, non pas, comme on le croyait, en 1904 ou 1905, sitôt après sa rupture avec Apollinaire, mais un peu plus tard en 1907, et surtout qu'elle était déjà mariée à Monsieur Postings, puisqu'elle figure dans les archives sous le nom de Annie Maria Postings. Elle a abordé à Ellis Island le 20 juin 1907, où son mari l'attendait. Elle l'avait donc épousé avant d'être en Californie. On se souvient qu'elle avait dit à Apollinaire, lors de sa seconde visite à Londres, en mai 1904, qu'un fiancé l'attendait en Amérique. Elle ne mentait pas. Il est possible que leur mariage se soit fait après par correspondance.



Annie Playden (1880-1967)

« Avant notre départ, Mrs Postings monta encore l'escalier et revint cette fois avec une photographie d'elle-même à vingt ans. C'est celle qui a été publiée dans le livre de Marcel Adema sur Apollinaire » (Francis Steegmuller)

NOTES et BIBLIOGRAPHIE

- ¹ Les descendants de Marie Elise Toussaint de Quiévre-court (1885-1964), modèle d'Yvonne de Galais, ont longtemps menacé de procès quiconque écrirait sur leur grand-mère. Voir Claude-Alain Chevallier. « Alain-Fournier et la « véritable » Yvonne de Galais du *Grand Meaulnes* ». *Frankofoni* n° 23. Ankara 2011, p.161-189.
- ² *Apollinaire Œuvres Poétiques*. Bibliothèque de la Pléiade. p.65. Dans *Annie*, dont la date de composition est inconnue et qui fut publié en septembre 1912 dans *Les Soirées de Paris*, Apollinaire imagine que la jeune femme vit au Texas, alors que nous savons qu'il s'agissait de la Californie.

Dans son *Journal intime*, à la date du 27 avril 1903, Apollinaire avait, sous le titre *Souvenir*, écrit un poème où figure son prénom :

*A Rolandseck au loin je rêvais sur la rive verte...
Je rêvais à toi qui es maintenant à Londres : Annie !
Ô Rhin artère bleu d'un corps de femme : Europe
Le corps d'Annie aux veines bleues était plus noble...*

Dans *IL Y A*, recueil posthume composés avec des textes inédits ou retrouvés dans des revues, figure un poème intitulé Rolandseck paru en octobre-décembre 1913 dans *Vers et Prose*. Le nom

d'Annie n'y figure plus:

A Rolandseck je rêvais sur la rive verte...

Trois dames au parler hanovrien

Effeillaient sans raison des roses dans le Rhin

Qui semble une veine de Ton Corps si noble...

Rolandseck est une célèbre station touristique de Rhénanie-Palatinat. La construction de son château est attribuée à Roland, le paladin de Charlemagne.

³ O.P. p.60

⁴ O.P. p. 112

⁵ O.P. p. 48

⁶ O.P. p.530

⁷ O.P. p.85

⁸ John Adlard (1929-1993), « One evening of light mist in London. The story of Annie Playden and Apollinaire ». Edinburgh. Tragara Press. 1980. Traduction française de Pierre Coustillas « Un soir de demi-brume à Londres » Reims. *AL'Ecart*. 1988. 33 pages. Quelques documents : une photocopie de l'acte de naissance d'Annie, une photographie du 75 Landor Road..

⁹ Lettre reproduite en fac-similé. *Album de la Pléiade*. p. 75

¹⁰ André Rouvere (1879-1962). *Apollinarianes. La Nouvelle Revue Française*. 1938. « Annie a tenu dans ses bras juvéniles la naissance du premier grand amour d'Apollinaire, lui a permis son premier grand désastre, et sa première incantation sue l'éternelle, irrémédiable incompatibilité des amants » (p. 911), et *Apollinaire*. N.R.F. 1945.

¹¹ Lettre du 11 juillet 1915. *Guillaume Apollinaire. Lettres à Madeleine*. Folio, p.97.

¹² *Album de la Pléiade*. p. 57

¹³ *Album de la Pléiade*. p. 58 ; *Œuvres en prose complètes*. T.3, p.320

¹⁴ *Œuvres Poétiques*. p. 55

Regret des yeux de la putain

Et belle comme une panthère.

¹⁵ *Lettres à Madeleine*. p. 104

¹⁶ Marie-Jeanne Durry. Guillaume Apollinaire. *Alcools*. T. 3. p. 27. Sedes. 1964. Apollinaire. *Lettres à Lou*. Gallimard. Préface et notes de Michel Décaudin. 1990. La lettre concernant Annie est p.103.

¹⁷ Robert Couffignal. *Apollinaire*. Les écrivains devant Dieu. Desclée de Brouwer. 1966. p. 58-59.

¹⁸ Le baiser florentin est un baiser lingual, ce qu'en Angleterre on appelle un « french kiss » et en français familier un « patin ».

¹⁹ Le Roy Breunig. *Apollinaire et Annie Playden*. Mercure de France. N° 1064. Avril 1952. p. 638-652.

Béatrice Portinari (1265-1290) a été immortalisée par Dante (1265-1321) ; Laure de Noves (1308-1348) par Pétrarque (1304-1374) ; Cassandre Salviati (1530-1607) par Ronsard (1524-1585).

²⁰ Voir la lettre déjà citée à James Onimus de juillet 1902.

²¹ Voir la Photo d'Annie Playden chez Pascal Pia. *Apollinaire par lui-même*. « Ecrivains de toujours ». Seul. 1966. p. 61. *Album de la Pléiade*. p.58. Une photo prise à Londres en 1904, les représente tous deux. *Album de la Pléiade*. p. 88.

²² Reproduit en fac-similé dans *Album de la Pléiade*. p. 62. *Œuvres complètes en prose*. T.3, p. 317

²³ Article du Mercure de France cité plus haut.

²⁴ Apollinaire, comme Annie, pense que la langue a contribué à les séparer. Dans son poème, *Le Jardin d'Anna*, écrit pendant l'automne 1901 et qui sera publié en octobre-décembre 1913 dans *Vers et Prose* (oc 347) il exprime le regret qu'Annie ne parle pas français :

Certes si nous avons vécu en l'an dix-sept-cent soixante...

Et que par malheur j'eusse été allemand

Mais que par bonheur j'eusse été près de vous

Nous aurions parlé d'amour de façon imprécise

Presque toujours en français....(O.C ;p.547).

- ²⁵ Francis Steegmuller. *Une visite chez Annie*. Revue des Lettres Modernes. 1967. n°85-89.
- ²⁶ *Album de la Pléiade*. p.65.
- ²⁷ Michel Décaudin. *Des lettres d'Annie Playden à Apollinaire*. Revue des Lettres Modernes. 138-188. 1968. *Le Manuscrit de la Chanson du Mal-Aimé*. Que Vlove-ve ? Bulletin International des Etudes sur Apollinaire. Janvier 1984. p.332. *Guillaume Apollinaire. Journal intime*. Edition du Limon. 1991. *Apollinaire*. Ch. 6. » La Chanson du Mal Aimé ». Livre de Poche. 2002.
- ²⁸ En 1903, l'Albanie est une ancienne province turque qui ne deviendra indépendante qu'en 1913. *Œuvres en prose complètes*, p. 105-109 et 392.
- ²⁹ Fondé en 1872, c'est l'un des plus célèbres parcs de Londres, situé à l'Ouest de la ville. Il est très connu pour son Speakers'Corner, un espace de libre expression où tout un chacun peut prendre la parole librement devant l'assistance du moment. Madame Tussaud est un musée de figures de cire et de souvenirs historiques. Kew Gardens est le jardin botanique royal dans le bourg de Richmond.
- ³⁰ *Album de la Pléiade*. p. 86-87.
- ³¹ Oscar Wilde (1856-1900), *La Ballade de la prison de Reading* (traduction de Louis Casamian)
:
*Et tous les humains tuent l'être qu'ils aiment,
Que tous entendent ces paroles,
Certains le font d'un regard cruel,
D'autres le font d'un mot flatteur ;
L'homme lâche le fait de son baiser ;
Et l'homme brave d'une épée.*
- ³² *L'Emigrant de Landor Road. Oeuvres Poétiques*. p. 105.
- ³³ *Alcools. Choix de poèmes*. Nouveaux Classiques Larousse. 1965. p. 68.